L'ABEILLE DE LA N.-ORLEANS.

BUREAUX, 73 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS.
VENDREDI MATIN, 18 FEVRIER

FEUILLETON.

L'HOMME SANS NOM,

PAR

F. DU BOISGOBEY.

III—Suite.

Ce sauveur providentiel savait donc qu'on devait le voler cette nuit-là, puisqu'il était surveillé le volent.

Au milieu de ces réflexions, il vint tout à coup au vicomte une idée qui lui parut un trait de lumière.

Il se dit que son aventure n'était pas autre chose qu'une farce organisée au cercle.

La restitution annonçait complétait la mystification qui ne pouvait pas décemment être poussée jusqu'à garder l'argent volé.

Mais la plaisanterie passait les bornes. On avait renversé, si donc étranglé, et Servin, quoique fort habitué à toutes les excentricités, prit cela le fort mal.

Son irritation redoubla, quand il lui vint à l'esprit que le Pancorvo avait fête chargé d'exercer cette déplorable farce.

Le vicomte se rappela sa conversation à la porte du cercle. Pancorvo l'avait adroitement questionné pour savoir s'il ne portait pas d'armes, et il avait sans doute été à la poste, tram avec son nacre pour aller demander par un coup de l'affée des Vouves.

Le jeune homme plaisait déjà très-médiocrement à Servin, qui le fit passer très-facile de trouver l'occasion de lui chercher une leçon de politesse.

Seulement, il voulait être sûr de son fait avant d'agir, et il adopta un plan très-simple.

Pour qu'une mystification soit complète, il faut que la victime apprenne qu'elle a été mystifiée, et il était probable qu'on ne différerait pas beaucoup le plaisir de se moquer de lui.

Il résolut donc d'aller au cercle comme à l'ordinaire, de ne parler en mot de son aventure et d'attendre que les annalistes plaisants se dénoncassent d'eux-mêmes.

Quant à la lettre mystérieuse, elle avait été remise chez le portier le matin vers dix heures par un commissionnaire tout à fait inconnu.

Le vicomte passa la journée dans un état de surexcitation nerveuse assez singulier.

Il était tout à la fois vexé d'avoir servi de plastron à des indélicats et content d'avoir retrouvé son argent.

Au fond, l'irritation dominait.

Ce fut donc sous l'influence d'un accès de mauvaise humeur qu'il prit son entrée au cercle vers minuit.

La bande de la veille s'y trouvait au grand complet, mais la conversation avait changé de sujet et on discutait très-sérieusement sur la supériorité des cochers anglais.

Il n'était pas plus question de l'aventure du baron que de l'assassinat du duc de Lorme.

Servin en conclut, avec l'entêtement des gens coiffés d'une idée, que c'était un peu concerté et qu'on attendait sa narration.

Aussi, tout en observant du coin de l'œil, il entama une discussion sur la manière de conduire à grandes guides.

A son profond étonnement, on l'écouta, on lui répondit et il ne surprit pas l'apparence d'un sourire ni d'un signe d'intelligence.

M. de Pancorvo soutint au piquet à trois jeux, et, tout en jouant, il parla de politique, de spectacles et de tout le plus naturel du monde.

Cette attention unanimement de convenance finit par irriter Servin.

Il essaya bien encore de provoquer les allusions en montrant sur le tapis l'affaire du baron, mais il n'eut aucun succès. Le jeu avait tourné.

Soit. M. de Pancorvo parut un instant vouloir engager le jeu, comme disent les chasseurs.

Il demanda au vicomte s'il n'avait pas fait de mauvaises rencontres, et celui-ci répondit avec beaucoup de gaîté qu'il ne manquait pas les aventures qu'on voulait avoir.

Mais l'étranger s'enfonça, et homme qui ne doit pas rele et qui propose saugrenu et contraires tranquillement se partit.

Servin commença dès lors à se dire qu'il était bien sot, et plus sérieux qu'il ne l'avait pas eu quand devant relever avec un brigand de gendre.

Le moment de plus en plus, il rentra chez lui fort perplexe, en ayant sous cette fois de prendre une voiture.

Il plus ce soir-là, il fit avec son ancienne profession, au certain air de dignité qui contrastait singulièrement avec son bonnet de nuit sans de vins.

Il allait, grâce aux relations qu'il avait conservées dans les grandes maisons, il n'avait pas son pareil pour trouver une place aux cuisiniers sans emploi et aux cochers en rupture de louer.

Aussi exerçait-il sur sa clientèle, presque exclusivement composée de domestiques, une influence incontestable.

Servon était généralement renseigné sur le personnage, et il répétait bien souvent à un homme qui connaissait toutes les habitants de ce faubourg élégant : maîtres et valets.

Ce jour-là, Mâcon Labriche, dit-il en sortant pulmonet le marchand de vins qui de son comptoir avait fait un trône. Il fait meilleur chez vous que sur un siège, les gaîtes en moins.

—C'est vrai, mon garçon, répondit le majestueux cabaretier en servant l'abbatte à ce commutateur inconnu, mais il me semble qu'on ne vous voit pas souvent par ici, car je ne vous reconnais pas du tout.

—Antoine !..... M'sieu Labriche. Antoine..... de chez le marquis de Nesle qui demeurait rue de Berry, vous savez. Ça ne m'étonne pas que vous ayez oublié mes figures. Depuis le mort de mon maître, je voyage avec un Andéenne et c'est la première fois depuis trois ans que je m'arrête les pieds dans le faubourg.

Même, je voudrais bien m'y replacer, car ces Américains, voyez-vous, ça n'est pas un service pour un homme comme moi et je vous commanderai une place, m'sieu Labriche.....

—On pourra voir, mon garçon, on pourra voir. Mais, pour ce qui est des Américains, vous avez joliment raison. Tenez, nous en avons un là dans l'hôtel en face ; on dit qu'il est riche à plaisir, millions et il n'a pas seulement un valet de chambre.

—Pas possible !

—C'est comme je vous le dis. Il a un cocher nègre qu'il a amené de son pays de sauvages et un ivrogne d'Irlandais qui lui sert de factotum.

—Mais on dit qu'il a six chevaux dans son écurie.

—Ça, c'est vrai ; aussi a-t-il eu plus, deux grooms pour les soigner et deux drôles de grooms, allez ! Deux grands coquins barbus que je ne voudrais pas rencontrer un soir d'un bois et qui parlent un baragouin que personne ne comprend.

—Je connais la couleur de leur argent.....

—C'est toujours ça.

—Mais je ne l'ai jamais vu la couleur de leurs paroles.

—Ce sont peut-être des muets, m'sieu Labriche.

—Puisque je vous dis qu'ils parlent un baragouin.

—Ah ! c'est vrai.

—Ils viennent ici tous les soirs boire leur bouteille d'eau-de-vie, et si vous voyiez ça, vous pensiez comme moi qu'il y a quelque chose là-dessous. Ils entrent ils jouent d'avance, avalent chacun leur deux-litre de cognac et filent par le bout de l'eau.

—Où vont-ils donc comme ça, m'sieu Labriche ?

—Ah ! voilà, j'ai jamais pu savoir. Mais, bien sur, ils mènent une drôle de vie. Tenez, voilà deux mois passés, il y en a un qui est rentré à moitié mort ; il n'est pas sorti de son écurie pendant plus de trois semaines et c'est l'autre qui l'a soigné avec des remèdes de leur pays. Ils n'ont pas seulement voulu de médecin.

—Quel pays, m'sieu Labriche ?

—Pour ce qui est de ça, je n'en sais rien et le bonhomme qui le dirait.

—Mais vous tombez bien..... les voilà qui sortent avec les deux alezans du mylord d'Amérique.

Le prétendu groom se retourna vivement et regarda dans la rue.

En effet, de l'hôtel Pancorvo sortaient deux magnifiques chevaux de prix, rarement tenus en main par deux individus d'un aspect effroyable.

Vêtus de vestes d'écuries d'une coupe anglaise, ces singuliers grooms soutinrent chacun leur bête à cabriolet un visage atroce, d'une pâleur jaunâtre et bronzée et des moustaches hérissées qui rappelaient vaguement celles d'un tigre.

Leur personne jurait avec leur costume. On eût dit deux brigands calabrais en livrée.

Le vicomte qui les voyait pour la première fois, ne put s'empêcher de trouver cette livrée d'un goût douteux.

Leur personne jurait avec leur costume. On eût dit deux brigands calabrais en livrée.

C'est vrai qu'ils n'ont pas bonne mine, dit le jeune domestique, mais, c'est égal, ça m'intrigue tout ceci, j'y entrerais bien tout de même, pour voir. Mon maître, m'sieu Labriche, si vous en voulez, dire qu'il se décide à prendre un valet de chambre, vous me donnerez bien un coup de main.

Ça peut rendre de faire, mon cadeau, j'parlerai à l'intendant. M. Paddy, comme j'appelle le, quand il s'inclina pendant son groom et si vous repassez par cette route.

Bien sûr que je repasserai, et de jour-là, j'espère que vous me ferez l'amitié de m'offrir une tournée. Pour aujourd'hui, je vais voir un pays à moi qui demeure aux Ternes et je n'ai que le temps de filer.

A votre santé, père Labriche !

—Merci, Antoine, et à votre service.

M. Antoine paya et sortit après avoir donné une poignée de main au respectable cabaretier.

Comme Servon venait d'apprendre tout les de nature à détruire son soupçons.

Les grooms de M. de Pancorvo paraissaient très capables de détroussé les passants et pour un homme aussi riche et aussi connu dans le monde, le fait de n'avoir pas un seul Français à son service était au moins singulier.

Le vicomte ne voulut pas en rester là, poussa plus loin les informations.

Il se mena à faire le tour de l'hôtel, et il constata que, sauf une grande porte cochère qui était toujours fermée, il n'y avait qu'une seule issue qui fut gardée seulement par un brigand de gendre.

Le portier de plus en plus, il entra chez lui fort perplexe en ayant sous cette fois de prendre une voiture.

Il plus ce soir-là, il fit avec son ancienne profession, au certain air de dignité qui contrastait singulièrement avec son bonnet de nuit sans de vins.

Il allait, grâce aux relations qu'il avait conservées dans les grandes maisons, il n'avait pas son pareil pour trouver une place aux cuisiniers sans emploi et aux cochers en rupture de louer.

Aussi exerçait-il sur sa clientèle, presque exclusivement composée de domestiques, une influence incontestable.

Servon était généralement renseigné sur le personnage, et il répétait bien souvent à un homme qui connaissait toutes les habitants de ce faubourg élégant : maîtres et valets.

Ce jour-là, Mâcon Labriche, dit-il en sortant pulmonet le marchand de vins qui de son comptoir avait fait un trône. Il fait meilleur chez vous que sur un siège, les gaîtes en moins.

(*A continuer.*)

LA VOISE A LIMONI.

Pendant ce temps, le vicomte était allé faire chez le Pancorvo, qui était le seul qui fut resté à la maison, et il avait pu, en rentrant, le trouver en train de faire pour le voyage de ses enfants.

Il ne manquait donc dans deux-heures, disposant d'une voiture de poste, pour arriver à Limoni, Mademoiselle Pancorvo.

Il n'était pas plus question de l'aventure du baron que de l'assassinat du duc de Lorme.

Servon en conclut, avec l'entêtement des gens coiffés d'une idée, que c'était un peu concerté et qu'on attendait sa narration.

Aussi, tout en observant du coin de l'œil, il entama une discussion sur la manière de conduire à grandes guides.

A son profond étonnement, on l'écouta, on lui répondit et il ne surprit pas l'apparence d'un sourire ni d'un signe d'intelligence.

M. de Pancorvo soutint au piquet à trois jeux, et, tout en jouant, il parla de politique, de spectacles et de tout le plus naturel du monde.

Cette attention unanimement de convenance finit par irriter Servin.

Il essaya bien encore de provoquer les allusions en montrant sur le tapis l'affaire du baron, mais il n'eut aucun succès. Le jeu avait tourné.

Soit. M. de Pancorvo parut un instant vouloir engager le jeu, comme disent les chasseurs.

Il demanda au vicomte s'il n'avait pas fait de mauvaises rencontres, et celui-ci répondit avec beaucoup de gaîté qu'il ne manquait pas les aventures qu'on voulait avoir.

Mais l'étranger s'enfonça, et homme qui ne doit pas rele et qui propose saugrenu et contraires tranquillement se partit.

Servon commença dès lors à se dire qu'il était bien sot, et plus sérieux qu'il ne l'avait pas eu quand devant relever avec un brigand de gendre.

Le moment de plus en plus, il entra chez lui fort perplexe en ayant sous cette fois de prendre une voiture.

Il plus ce soir-là, il fit avec son ancienne profession, au certain air de dignité qui contrastait singulièrement avec son bonnet de nuit sans de vins.

Il allait, grâce aux relations qu'il avait conservées dans les grandes maisons, il n'avait pas son pareil pour trouver une place aux cuisiniers sans emploi et aux cochers en rupture de louer.

Aussi exerçait-il sur sa clientèle, presque exclusivement composée de domestiques, une influence incontestable.

Servon était généralement renseigné sur le personnage, et il répétait bien souvent à un homme qui connaissait toutes les habitants de ce faubourg élégant : maîtres et valets.

Ce jour-là, Mâcon Labriche, dit-il en sortant pulmonet le marchand de vins qui de son comptoir avait fait un trône. Il fait meilleur chez vous que sur un siège, les gaîtes en moins.

BULLETIN FINANCIER.

Jeudi soir, 17 février 1870.

Le marché monétaire est calme et facile. La demande de capitaux est modérée et les capitaux disponibles suffisent amplement aux besoins de ceux qui offrent les billets de premier ordre, aux engagements des vieilles sociétés collatérales, sont 2 à 2½ p. c. ; 12 par an et 6 p. c. pour le second ordre. Les bons de billets de commerce, de premier ordre, sans garanties collatérales, à 4 à 4½ p. c. ; 12 par an et 6 p. c. pour le second ordre. Les prêts sur hypothèque, à 5 à 6 p. c. par an.

Les actions de la Banque de France sont 2 à 3 p. c. au-dessus du pair, et les actions de la Banque de Paris, 5 à 6 p. c. au-dessus du pair.

Les actions de la Banque de Paris et de Hollande sont 5 à 6 p. c. au-dessus du pair.

Les actions de la Banque de Belgique sont 2 à 3 p. c. au-dessus du pair.

Les actions de la Banque de Vienne sont 2 à 3 p. c. au-dessus du pair.

Les actions de la Banque de Madrid sont 2 à 3 p. c. au-dessus du pair.

Les actions de la Banque de Lisbonne sont 2 à 3 p. c. au-dessus du pair.

Les actions de la Banque de Rome sont 2 à 3 p. c. au-dessus du pair.

Les actions de la Banque de Turin sont 2 à 3 p. c. au-dessus du pair.

Les actions de la Banque de Naples sont 2 à 3 p. c. au-dessus du pair.

Les actions de la Banque de Florence sont 2 à 3 p. c. au-dessus du pair.

Les actions de la Banque de Milan sont 2 à 3 p. c. au-dessus du pair.

Les actions de la Banque de Gênes sont 2 à 3 p. c. au-dessus du pair.

Les actions de la Banque de Venise sont 2 à 3 p. c. au-dessus du pair.

Les actions de la Banque de Palermo sont 2 à 3 p. c. au-dessus du pair.

Les actions de la Banque de Messine sont 2 à 3 p. c. au-dessus du pair.

Les actions de la Banque de Catania sont 2 à 3 p. c. au-dessus du pair.

Les actions de la Banque de Trapani sont 2 à 3 p. c. au-dessus du pair.

Les actions de la Banque de Marsala sont 2 à 3 p. c. au-dessus du pair.

Les actions de la Banque de Ragusa sont 2 à 3 p. c. au-dessus du pair.

Les actions de la Banque de Siracusa